



VOL. III.—No. 36.

MONTREAL, JEUDI, 5 SEPTEMBRE, 1872.

ABONNEMENT, \$3 00.
PAR NUMERO, 7 CENTS.

A TRAVERS MES LIVRES.

PARTIE DE CRICKET.—LES ANGLAIS.

En lisant le voyage autour du monde de M. Roger de Beauvoir, j'apprends qu'en 1864, onze individus d'Angleterre sont allés en Australie pour une partie de cricket contre onze Australiens. Une fois leur partie gagnée, les onze d'Angleterre, après s'être vus cordialement fêtés par les vaincus, s'en sont retournés par le Cap Horn, comme s'ils avaient fait la chose la plus ordinaire du monde, avec un billet d'aller et retour pour les Antipodes.

Il y a juste huit ans de cela, et je me demande si les "onze d'Angleterre," que le Dominion a présentement l'honneur d'héberger, sont toujours les "onze" qui ont fait le voyage d'Australie. Si ce sont les mêmes, ils doivent être convaincus que la meilleure carrière à embrasser pour tout homme enclin à voir du pays, c'est celle du cricket.

Il est vrai que la carrière de la carabine a bien aussi ses avantages, et que nous expédions tous les ans, à Wimbledon, en Angleterre, cinq ou six de nos meilleurs tireurs, pour soutenir contre l'Anglais pur sang, l'honneur de notre race mélangée.

N'importe, il faut être profondément Anglais pour faire de la sorte des mille et milles lieues, à seule fin de jouer une partie de cricket. . . .

Les "Onze" se promènent d'ovations en ovations. On les recueille avec joie, on les fête avec enthousiasme, on les applaudit avec délire; on se donne même le luxe de perdre son temps, de sacrifier une journée de travail pour les voir opérer, la palette et la balle en mains.

J'ai couru comme les autres à ce spectacle d'un nouveau genre; j'en suis revenu avec la conclusion que je n'ai pas dans les veines une goutte de sang de sportsman, ce qui me chagrine beaucoup. J'ai même lieu de croire qu'il faut être Anglais pour goûter parfaitement toutes les délices d'une partie de cricket. J'étais dans le voisinage de quelques ouvriers canadiens, qui ouvraient de grands yeux pour tout voir, et qui auraient donné toute une semaine de leurs gages pour pouvoir se dire franchement qu'ils s'amusaient. Mais pas du tout, ils ne s'amusaient pas. Ils s'ennuyaient plutôt, et leurs remarques peu élogieuses pour les joueurs me l'ont bien prouvé.

Il semble manifeste aujourd'hui que les "onze" d'Angleterre sont plus forts qu'une couple de douzaines de nos plus célèbres cricketers. J'en suis fâché pour mon pays, auquel je souhaiterais toutes les gloires et toutes les supériorités.

Il est vrai que c'est plutôt un entraînement de famille, qu'une joute entre rivaux sérieux et convaincus. Nous sommes tous sujets anglais, et comme tels nous devons nous enorgueillir des triomphes des onze camarades, qui ont bien voulu nous honorer de leur présence. Ils ont tous les droits possibles à nos actions de grâce, car ils contribuent pour leur part, à l'illustration du nom anglais. Ah! si nous étions indépendants, ce serait autre chose! . . . Quelle humiliation!

"Le peuple anglais, le plus grand travailleur de l'univers, dit M. John Lemoine, est en même temps le plus grand mangeur, le plus grand buveur, le plus grand joueur, le plus adonné à tous les exercices du corps, à tous les jeux qui développent la force."

"Les Anglais ont plus de force de constitution que tous les autres peuples, dit de son côté l'américain Emerson. Ils sont d'opinion que les mâles exercices sont le fondement de cette élévation de l'âme qui donne à une nature l'ascendant sur d'autres. . . Ils boivent, ils courent, ils chassent, ils vont à cheval, à la rame, à la voile d'un pôle à l'autre. C'est le plus vorace peuple de proie qui ait jamais existé. . . Si dans chaque homme solide il y a en principe un bel animal, alors l'Anglais est du meilleur sang; un être à large carrure, trempé dans la bière et la bonne chère. . . L'Anglais fait bon ménage avec les chevaux et les chiens. Sa prédilection pour le cheval est en raison du courage et de l'adresse qu'il faut pour le dompter. Les petits clercs et les collégiens aiment mieux la compagnie des chevaux que celles des professeurs. . ."

"Dans tout Anglais, dit encore M. Lemoine, il y a aussi l'écumeur de mer, le souverain du royaume des eaux. Il s'a-

porte aux joutes sur l'eau avec la même avidité qu'aux courses de chevaux. Il y a le Derby de la Tamise comme il y a celui d'Epsom. Les deux grandes universités, Oxford et Cambridge, font tous les ans leur concours sur la rivière, et c'est encore un jour de fête nationale. Les peuples de boutiquiers honorent et pratiquent la gymnastique presque autant que les peuples de l'ancienne Grèce. Le jour de la joute, les ponts, les maisons qui bordent les rives, et les rives elles-mêmes, sont remplis d'une foule bruyante. Quant à la rivière, elle disparaît sous les canots et les bateaux à vapeur qui courent après les jouteurs. Le signal est donné, les voilà partis; la fleur de la jeunesse anglaise, penchée sur les avirons, aspire son élément; la foule anxieuse les suit sur l'eau, sur la terre, en canot, à cheval, à la course; un coup de canon éclate: Hourra pour les bleus! Puis, comme sur le champ de course, voici les pigeons qui fendent l'air de tous côtés, emportant sous leurs ailes le nom des vainqueurs; le télégraphe joue dans tous les sens, et en quelques heures l'Angleterre toute entière a reçu la nouvelle."

"Et alors, que de sommes d'argent changent de mains. Car il y a les paris, qui pour Oxford, qui pour Cambridge, absolument comme pour les chevaux engagés au Derby d'Epsom. Et partout où il y a des Anglais, — et, ma foi, il y en a partout, — l'on parle. L'on parle en Australie, l'on parle en Canada, l'on parle aux Indes, en Chine et au Japon; car les Anglais font de l'argent dans tous les lieux du monde, et toujours et partout ils aiment le betting.

Et partout l'Anglais s'aime lui-même, et n'aime guère que ce qui est anglais. Il aime les courses, les joutes sur l'eau avec la même passion, au Canada, qu'en Angleterre. Pourquoi? parce que cela est anglais.

"L'Anglais, dit Emerson, est comme une concentration de patriote, car son pays est si petit! Sa confiance dans la puissance et dans les facultés de sa nation lui donne une indifférence impertinente pour tous les autres peuples. Il n'aime pas les étrangers. . . Quand il veut faire l'éloge de quelque chose, son superlatif est de dire: "C'est si anglais!" Et quand il veut vous faire le plus grand des compliments, il vous dit: "Je vous aurais pris pour un Anglais."

C'est la France, ajoute M. Lemoine, qui par un contraste naturel, sert de tableau au caractère anglais pour se dessiner lui-même à la craie. Je crois que tous les hommes de sang anglais en Amérique, en Europe, en Asie, en Afrique, éprouvent un secret sentiment de joie de n'être pas nés Français. On dit que Coleridge, à la fin d'un cours, rendit publiquement grâce à Dieu de l'avoir créé incapable de dire seulement un seul mot de français. . .

Une dame anglaise voyageant sur le Rhin, et entendant un Allemand parler d'elle et de ses compagnons comme d'étrangers, lui dit: "Mais non, nous ne sommes pas des étrangers, nous sommes des Anglais; c'est vous qui êtes des étrangers."

C'est adorable, n'est-ce pas? Un jour, dans une Chambre française, un orateur qui défendait l'alliance anglaise se prit à dire: "Si je n'étais pas Français, je voudrais être Anglais."

Un Anglais à qui on répéta le compliment répondit: — "Et moi, si je n'étais pas Anglais, je voudrais être Anglais."

Voilà comme ils sont tous.

Et ils ont surtout cet esprit de solidarité qui nous manque. "Un des secrets de leur puissance, dit encore Emerson, c'est leur mutuelle entente. . . Le simple attachement électrique d'une de leurs idées nationales les fond en une seule famille, et met en action, pour l'usage de tous, les trésors de force que leur individualité ne cesse d'amasser. Est-ce à cause de l'exiguïté du territoire ou à cause de l'orgueil et de l'amour de la race? Toujours est-il qu'ils se tiennent tous et ont confiance les uns dans les autres."

Que cela est bien vrai, et que nous sommes différents d'eux sous ce rapport. Nous autres, nous nous jalons les uns les autres; on dirait que l'envie fait le fond de nos tempéraments. Nous avons beau crier que "l'Union fait la force" — *Vox, vox et praeterea nihil* — nous ne sommes contents, que quand nous sommes bien divisés. . .

UN SOLITAIRE.

Le Courrier de Rimouski annonce dans sa feuille du 23 courant qu'il cesse de paraître faute d'encouragement.

LA FRANCE ET LE CANADA.

En voyant ce titre, le lecteur va s'imaginer, peut-être, que cet écrit traitera des rapports politiques ou commerciaux entre les deux pays, mais qu'il se rassure; je ne veux pas faire un traité diplomatique, mais simplement démontrer combien, malgré les efforts des consuls généraux français pour faire connaître le Canada à notre ancienne mère-patrie, celui-ci est encore imparfaitement connue de la France au point de vue social, géographique et politique.

Ce qui m'a engagé à relever quelques-unes des nombreuses et fréquentes erreurs, commises par la presse française, au sujet du Canada, c'est que tout dernièrement, les Canadiens apprenant, à leur grand ébahissement, par la voix du *Moniteur*, (organe officiel de la république française, s'il vous plaît,) que deux jeunes poètes canadiens, MM. Crémazie et Fréchette étaient arrivés à Paris, porteurs de la souscription du Canada pour la libération du territoire français; or, tout le monde sait que le premier de ces deux poètes, d'abord, n'est plus jeune, ensuite, qu'il a quitté le pays depuis de longues années; quant au second, M. Fréchette, il était bien et dûment ici, à Lévis; demandez-le à l'hon. J. G. Blanchet, à qui il a failli enlever son siège dans la Chambre des Communes.

Sans doute, il arrive quelquefois que la presse quotidienne contienne des articles sur le Canada, remarquables par l'exactitude de leurs renseignements, mais, si je suis bien informé, ces écrits proviennent des consuls généraux et sont transmis à une feuille officielle ou officieuse, soit directement, soit par l'entremise du ministère des affaires étrangères; conséquemment, ces articles ne sont pas le résultat des études que les écrivains de ces journaux pourraient faire sur le Canada, soit dans nos publications périodiques, soit dans nos documents officiels.

Je ne veux pas cependant taxer tous les Français d'ignorance, au sujet du Canada et de ses habitants; non, il existe dans la classe instruite et studieuse, et dans la classe mercantile même, un bon nombre de personnes parfaitement renseignées sur notre patrie, son organisation politique, ses ressources particulières, et sur la vie sociale parmi nous. Et je dois dire ici en toute justice que l'ouvrage remarquable de M. Rameau, *La France aux colonies*, et les efforts persévérants de M. le Baron Gauldrée Boileau et de M. Gauthier, consuls généraux de la France en Canada, n'ont pas peu contribué à faire connaître le Canada, et spécialement le Canada français à la France son ancienne mère-patrie, et à nouer entre les deux pays des relations commerciales qui, aujourd'hui, ont pris des proportions considérables. Mais si l'on remonte à un quart de siècle environ, le Canadien pour le Français est encore le Canadien de Chateaubriand et de Fenimore Cooper.

Chateaubriand, dans son voyage en Amérique, rencontre un Canadien qui était à moitié vêtu de peaux de bêtes fauves et avait la tête ornée de plumes, si ma mémoire est fidèle; il représente cet ancien descendant des Français, comme un homme vivant à l'aventure de chasse et de pêche. Ce Canadien eut le bonheur de délivrer l'illustre voyageur et ses hôtes d'un énorme serpent à sonnettes qui menaçait d'entrer dans la hutte ou ils se trouvaient réunis; en voyant cet hôte dangereux, le Canadien tira de sa poche une flûte, et il se mit à en jouer en reculant toujours; l'animal charmé par les sons de cet instrument le suivait en rampant jusqu'à une grande distance où il se perdit dans un fourré.

Quant à Fenimore Cooper, les Canadiens qu'il met dans ses romans, sont des trappeurs, des coureurs d'aventure, braves jusqu'à la témérité, parcourant les plaines de l'Ouest, alliés à quelques tribus sauvages, doués d'une adresse merveilleuse, et de toute la sagacité des indiens, parfois même vivants seuls et sans autres ressources que le produit de leurs chasses.

Voilà les types qui servaient au populaire pour se former une idée de la vie sociale en Canada, et ceux qui voyagèrent en France, il y a quinze ou vingt ans, sont là pour prouver la vérité de mon assertion. Trop heureux encore, si nous n'étions pas pris pour des peuplades à demi barbares et même pour des cannibales.

A ce propos, il me revient une anecdote qui m'a été racontée il y a plusieurs années, sur le compte de M. L. . . négociant canadien qui voyageait alors en France; je ne puis en garantir l'authenticité, mais je la donne telle qu'elle m'a été donnée à moi-même.

M. L. . . passait en Province, et arrivé dans une ville importante, il descend au meilleur hôtel de la place. L'hôtelier en personne, le reçoit avec beaucoup d'attention. Monsieur, dinera-t-il à table d'hôte ou dans sa chambre?